LOUISE,

OU

LE PÈRE JUGE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

Par MM. St.-HILAIRE et HYACINTHE;

Musique de M. ADRIEN;

Ballets de M. MAXIMIEN;

Décors de MM. JOANNIS et DEFONTAINES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 24 MAI 1823

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-EDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N°. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1823.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de REUSBACH.	M. *Frénoy*.
LOUISE, sa Fille.	Mlle. *Halignier*.
LÉOPOLD, marié secrètement à Louise .	M. *Ménier*.
DELOWITZ, Bourgmestre.	M. *Villeneuve*.
MULDORFF, son Secrétaire.	M. *Melcourt*.
THÉRÈSE, Filleule du Bourgmestre. . .	Mlle. *Eléonore*.
FRITZ, Futur de Thérèse.	M. *Paul*.
1er. BRIGAND.	M. *Gilbert*.
2me. BRIGAND.	M. *Jolly*.
UN PAYSAN.	M. *Barthélemy*.
UNE PAYSANNE.	Mme. *Chevalier*.

Juges, Gardes, Huissiers, Villageois des deux sexes.

La scène se passe en Bohême, dans un bourg à plusieurs milles de Prague, l'an

---

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 6 *Mai* 1823.

Par ordre de son Excellence,
Le Chef Adjoint au Bureau des Théâtres.
COUPART.

DE L'IMPRIMERIE DE DELAGUETTE.

Digitized by Google

LOUISE,

OU

LE PÈRE JUGE.

ACTE Ier.

Le théâtre représente les abords d'un ancien hospice, au milieu d'un bois. La façade et le portique sont à la droite de l'acteur, du 2e. au 4e. plan. Tout annonce qu'on est sur une montagne escarpée. Au fond, à travers les troncs d'arbres, on découvre une riante vallée et un village. Vers le 3e. plan, à gauche de l'acteur, est un arbre encore entouré de mousse et de broussailles. Au lever du rideau, le devant de la scène est tout-à-fait dans l'obscurité; le fond seul commence à être éclairé.

SCENE PREMIÈRE.

LOUISE, *seule.*

(*Elle descend précipitamment les marches du portique, ses cheveux sont épars, ses vêtemens en désordre.*)

Il est là.... Ils en auront pitié!... Pauvre enfant!... Malheureuse mère!... Que devenir maintenant!... Léopold m'a abandonnée.... Faut-il affronter seule le courroux de mon père!... Oui, je le dois; j'en aurai le courage... La vue de mon fils doublerait sa haine au lieu de la calmer, il faut donc me résoudre à cette cruelle séparation!... Mais si j'obtiens ma grâce, comment reconnaître... Ah! ce collier... (*Elle ôte une chaîne d'or de son cou et va la placer à celui de l'enfant.*) Reçois de moi ce gage de la tendresse maternelle... Adieu, cher enfant! Ici la religion fait un devoir de l'humanité... On

Digitized by Google

prendra soin de toi... Je te laisse sous la garde du ciel... Adieu !.. (*Elle embrasse son fils.*) Mais mon courage est à bout... Je n'ai plus de forces contre un pareil malheur !... Mon fils !... Ah ! qu'éprouvé-je !... Un froid mortel !... O ! mon Dieu !... Protège-le !... Ah !... (*Elle tombe évanouie au pied du grand arbre, elle est cachée par les broussailles.*)

SCENE II.

GARDES, DEUX BRIGANDS, LOUISE.

(*Des gardes traversent le fond ; ils paraissent chercher ; ils s'enfoncent dans le taillis. A ce moment, les brigands débusquent.*)

LE PREMIER BRIGAND.

S'éloignent-ils ?

LE SECOND BRIGAND.

Oui.

LE PREMIER BRIGAND.

Ah ! nous leur échappons encore pour cette fois... Je t'avais bien dit que ce pays n'était plus sûr pour nous... Chut !... N'as-tu rien entendu ?...

LE SECOND BRIGAND.

Non, c'est le vent qui agite les feuilles... Ne vois-tu pas l'orage qui se prépare ! (*Orage.*)

LE PREMIER BRIGAND.

Suis-moi... Nous trouverons une retraite derrière le monastère. (*Il marche quelques pas et s'arrête tout-à-coup, près de l'entrée du monastère.*) J'ai vu briller de l'or.

LE SECOND BRIGAND.

Là ?

LE PREMIER BRIGAND.

Un enfant ! Abandonné, à cette heure... Quel rapport !... Ces deux paysans que nous avons rencontrés tout-à-l'heure, et qui étaient à la recherche d'une jeune femme échappée de chez eux cette nuit, avec son fils.... Si c'était...

LE SECOND BRIGAND.

Peu nous importe, prenons toujours ce que la fortune nous offre... (*Tonnerre.*) Regarde ; sommes-nous seuls ?... (*Le premier brigand cherche çà et là, les éclairs deviennent plus*

Digitized by Google

fréquens. On sonne au monastère la cloche d'alarme. Les gardes reparaissent et traversent le fond.)

LE PREMIER BRIGAND.

On vient... Fuyons...

LE SECOND BRIGAND.

Je ne puis avoir la chaîne.

LE PREMIER BRIGAND,

Eh ! emporte l'enfant ; suis-moi, te dis-je, ou nous sommes perdus !

(*Le second brigand a pris l'enfant sous son manteau, il s'éloigne avec son camarade et disparaît dans le taillis à gauche du théatre. A ce moment, la foudre tombe et brise un arbre derrière Louise qui se leve en poussant un cri d'effroi.*)

SCENE III.

LOUISE, *seule.*

Mon fils !... Ah ! courons !... Il n'est plus là.... Il a trouvé un asile. . . O mon Dieu ! . . . Je te remercie. . . (*Elle est à genoux et paraît prier avec ferveur ; le temps s'éclaircit peu-à-peu.*)

MULDORFF, *en dehors.*

Arrivez donc, Fritz, arrivez donc.

FRITZ, *en dehors.*

Ah ! dame, les chemins sont si mauvais !

LOUISE.

Qu'entends-je ! . . . Eloignons-nous, cachons à tous les yeux ma honte et mes larmes ! . . . (*Elle va sortir, lorsque Muldorff la retient.*)

SCENE IV.

LOUISE, MULDORFF, FRITZ, SUITE.

MULDORFF.

Où courez-vous donc ainsi, ma chère enfant ? (*Il la ramène.*) Que faisiez vous seule en ces lieux ?

Digitized by Google

LOUISE.

Hélas! égarée, surprise par l'orage. . .

FRITZ.

Ah ben! nous sommes arrivés à temps tout d' même; vous alliez prendre là un joli sentier, il n'y a que des précipices. . . C'est qu'il en a tombé, oui! . . . Ma future et tout le village sont à l'abri là-bas, dans les granges du père Lourdheim. Ah! mais vous ne le connaissez pas, car vous n'êtes pas du pays?

LOUISE.

Non.

MULDORFF.

Et, quel est le but de votre voyage?

LOUISE *hésitant.*

Je me rendais au bourg de Valheu.

FRITZ.

Tiens, c'est notre endroit; çà s'trouve ben, vous ferez route avec nous, quand nous nous en r'tourn'rons dans une couple d'heures.... En attendant, faut vous reposer ici. Vous n'aurez pas perdu vot' temps, allez, car vous verrez une belle cérémonie, j'm'en vante.

LOUISE.

Comment?...

FRITZ.

Vous n'savez pas çà!... Ah! c'est juste, un' étrangère.... Hé ben! c'est l'prix d'la vertu qu'on va donner à la plus sage d'nos jeunes filles.

LOUISE.

Le prix de la vertu?

FRITZ.

Oui; et par parenthèse, c'est ma future qui l'a obtenu; c'qui est cause, voyez-vous, qu'on f'ra d'une pierre deux coups: et qu' nous s'rons mariés ac' matin. Vous s'rez de noce, heim!...

LOUISE.

Moi!...

MULDORFF.

Qu'avez-vous donc? vous souffrez!... (*Il la soutient.*) Imbécille, tu bavardes là, et tu ne t'aperçois pas que cette pauvre demoiselle est épuisée de fatigues, et peut-être de besoin. Allons, vîte, sonne au monastère, il faut l'y conduire, les bonnes sœurs en auront soin. (*Fritz sonne.*)

Digitized by Google

LOUISE.

Je vous remercie.... Non.... Je veux partir....

MULDORFF.

Y songez vous !... Dans l'état où vous êtes, c'est impossible.

LOUISE, *à part.*

Peut-être en cédant à leurs desirs, j'entendrai parler de mon fils; peut-être, même, le verrai-je ! *(haut.)* Monsieur, je m'abandonne à vous.

FRITZ.

V'nez, v'nez, mamzelle.... Appuyez-vous sur moi, la.... *(Il la conduit et la fait entrer.)*

SCENE V.

MULDORFF, *seul.*

Il y a ici quelque mystère que je saurai pénétrer.... Les larmes de cette fille, son embarras.... Tout cela n'est pas naturel... Nous verrons... *(On entend une marche militaire.)* Qu'est-ce donc ?... *(Il va regarder entre les arbres du fond.)* Ah ! ah ! un détachement.... C'est probablement la nouvelle troupe envoyée pour délivrer ce pays des brigands qui le désolent.... Ils vont traverser une partie du bois.... A merveille.... Ah ! te voilà, Fritz, eh bien !...

SCENE VI.

MULDORFF, FRITZ.

FRITZ.

Eh ben ! elle va mieux ; elle a repris ses forces ; mais son trouble est toujours le même, elle regarde avec inquiétude d'tous côtés, et n'répond à rien.

MULDORFF.

Je ne sais que penser !...

FRITZ.

Ni moi non plus, vraiment; mais c'est égal, elle a tort; parce que quand on rencontre des gens qui veulent vous être utiles, on commence par dire qui on est, et si on n'a rien à craindre, on n'se fait pas prier pour çà. V'là mon avis.

Digitized by Google

MULDORFF.

Tu as raison ; je vais l'interroger moi-même.

FRITZ.

Oh ! vous n'serez pas plus heureux qu' nous, allez, et je gage bien qu'elle voudra encore partir. Faut la laisser faire donc.... Et t'nez, je l'entends.... J' vais au devant du cortège.... Il n' doit plus être bien loin ; et puis, faut que j'm'assure aussi si on a tout préparé à la ferme pour le logement du capitaine qui doit cantonner chez nous. Il s'nomme Léopold, que j' crois.... Ça m'a fait penser tout d' suite à un autre Léopold qui ... Mais au fait, ça n' sont pas nos affaires... A r'voir, m'sieur Muldorff, bonne chance. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MULDORFF, LOUISE.

LOUISE, *à part.*

Je n'ai osé interroger personne. Je meurs d'inquiétude.

MULDORFF, *à part.*

Questionnons-la avec adresse. (*Haut.*) Venez, mon enfant, rassurez-vous, vous pouvez mettre en moi toute votre confiance.

LOUISE.

Je le crois : mais les secrets que je vous révélerais auraient peu d'intérêt pour vous.

MULDORFF.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, je desire vivement soulager les peines qui paraissent vous accabler, et pour cela il faut que j'en connaisse la cause.

LOUISE.

Je vous remercie, ma reconnaissance....

MULDORFF.

Voyons. Vous avez éprouvé des malheurs ; n'est-il pas vrai ?

LOUISE.

Ah ! oui, de grands malheurs ....

MULDORFF.

Votre fuite....

LOUISE.

Monsieur....

Digitized by Google

MULDORFF.

Je me trompe ; je voulais dire votre voyage....

LOUISE.

Il faut que je le poursuive à l'instant ; veuillez donc me permettre de m'éloigner.

MULDORFF.

Eh quoi !... déjà ?... (*à part.*) Ces traits nobles..... ce langage.... Elle m'impose malgré moi....

LOUISE, *elle fait quelques pas et revient.*

Monsieur.

MULDORFF.

Que voulez-vous, mon enfant ?

LOUISE.

Le prix que l'on doit décerner en ce jour n'a-t-il pas été fondé par le comte de Reusbach ?...

MULDORFF.

Oui, mademoiselle.

LOUISE.

Il viendra donc lui-même en ces lieux ?

MULDORFF.

Lui !... Ignorez-vous que depuis six mois il est plongé dans le plus affreux désespoir ?

LOUISE.

Depuis six mois !...

MULDORFF.

Oui : c'est à cette époque que le départ de sa fille a terni son honneur, et troublé à jamais son repos.

LOUISE.

Il a donc bien souffert !

MULDORFF.

Faut-il le demander ?... Si la malheureuse pouvait soupçonner tous les maux qu'elle lui a causés, elle n'aurait pas assez de larmes pour pleurer sa faute.

LOUISE.

Ah ! sans doute elle la déplore à tout instant.

Digitized by Google

MULDORFF.

Il est trop tard, et personne ne la plaint.

LOUISE.

Personne!... Sa honte est donc publique?

MULDORFF.

Oui; on ne la connaissait cependant pas dans ce canton. Elle habitait Prague avec son père quand elle a pris la fuite. C'est depuis ce temps que monsieur le comte est venu se renfermer dans son château. Alors, vous entendez bien que tout le pays a été bientôt dans la confidence.... Mais ces détails vous fatiguent, peut-être?

LOUISE.

Non, non, monsieur, poursuivez.... Je m'intéresse au sort de cette infortunée.

MULDORFF.

Vous!... Elle ne mérite pas d'inspirer de la pitié. Son châtiment a déjà commencé.

LOUISE.

Soupçonnerait-on?...

MULDORFF.

Celui pour qui elle a trahi ses devoirs!... Un certain Léopold, un aventurier sans nom, sans fortune.

LOUISE.

Eh bien!

MULDORFF.

Il a disparu. On prétend qu'il s'est engagé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'en a plus entendu parler.... Peut-être est-il mort!...

LOUISE.

Mort!...

MULDORFF.

Ou bien, oui, c'est plus probable, ce misérable aura oublié tout-à-fait celle dont il a causé l'opprobre.

LOUISE, *à part.*

Grand Dieu!...

MULDORFF.

Voilà comme finissent, presque toujours, ces sortes d'intrigues.... Vous pleurez, je crois?

Digitized by Google

LOUISE, *troublée.*

Moi!... Non, non.... Mais je vous l'avoue, votre récit.... Monsieur.... le comte de Reusbach fut bien offensé, sans doute; cependant, si, désespérée, repentante, sa fille se présentait devant lui?...

MULDORFF.

Il la repousserait avec horreur.

LOUISE.

Eh quoi! l'aspect de sa misère, ses remords....

MULDORFF.

Rien ne pourrait le fléchir, il est inexorable.

LOUISE.

Vous le croyez?...

MULDORFF.

Comment en douterais-je? Lorsque le chagrin abattant son courage et ses forces, une cruelle maladie l'eût mis aux portes du tombeau, n'a-t-il pas, de son lit de mort, appelé sur la coupable la vengeance céleste?...

LOUISE.

Que dites-vous?...

MULDORFF.

Oui, il l'a maudite.

LOUISE.

Maudite!... (*à part.*) Ah! tout mon sang se glace.

MULDORFF.

Calmez-vous.

LOUISE, *dans un délire affreux.*

(*A part.*) Maudite!... L'ai-je bien entendu?... Ainsi donc je n'ai plus de père, plus d'époux!... C'est fait de moi!.. Maudite!... (*Elle s'élance vers la porte de l'hospice.*) Adieu! Adieu!... (*Elle fuit avec horreur. On entend une marche villageoise; c'est le cortége qui approche.*)

MULDORFF.

Où courez-vous?... Arrêtez!... Elle ne m'écoute plus... Quel mystère!... Elle a disparu derrière les rochers.... Que va-t-elle devenir?...

FRITZ, *de loin.*

Nous v'là!... Nous v'là!

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MULDORFF, LE BOURGMESTRE, THÉRÈSE, FRITZ, VILLAGEOIS.

(On ouvre les portes de l'hospice, on suspend des guirlandes au portique.)

LE BOURGMESTRE.

Muldorff, où est la jeune étrangère dont Fritz m'a parlé ?

MULDORFF.

Elle me quitte à l'instant, monsieur le Bourgmestre.

THÉRÈSE.

Comment, elle est partie ? Ah ! j'en suis fâchée, j'aurais été si heureuse d' pouvoir lui être utile !

FRITZ.

Ç'à t'étonne qu'elle soit en allée !... Est-ce que j' t'avais pas prévenue.

LE BOURGMESTRE.

Quelle est donc la cause de cette fuite précipitée ?

MULDORFF.

Je n'y conçois rien encore ; et quand vous saurez ce qui s'est passé entre nous....

THÉRÈSE.

Ah ! çà s' devine, Fritz et vous, m'sieur Muldorff, vous lui aurez fait un' foule de questions, et ça l'aura fâchée.... Eh mon Dieu ! quand on voit quelqu'un dans la peine, y a-t-il donc besoin d' savoir tant d'choses pour l'en tirer.... J' vous en veux à tous les deux ; j' vous en avertis, et j' vous gard'rai rancune.

FRITZ.

C'est-il ben possible çà, Thérèse ?

THÉRÈSE, *lui prenant la main.*

Non, non, je ne t'en veux pas ; mais vrai, là, ça m' contrarie ; aujourd'hui qu'nous allons r'cevoir ma dot, nous aurions pu soulager c'te pauvre femme, et ç'aurait été d' l'argent si bien placé ! Mon parrain, vous la f'rez chercher, n'est-ce pas ?

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Oui, mon enfant, oui ; mais allons au monastère, on nous attend, sans doute.

(*Tout le monde se met en marche pour entrer à l'hospice.*)

FRITZ.

Quoique c'est donc encore !... Tiens !... Des soldats qui viennent par le taillis.... Comme ils accourent !

THÉRÈSE.

Est-c' qui s'rait arrivé queuqu' malheur !

SCENE IX.

LES MÊMES, LÉOPOLD, SOLDATS.

LÉOPOLD, *en entrant.*

Où est le bourguemestre ?

LE BOURGMESTRE.

C'est moi, monsieur.

LÉOPOLD.

Veuillez m'accorder un moment d'entretien.

LE BOURGMESTRE.

Je suis à vous, tout-à-l'heure ; un soin important me force à vous quitter.

LÉOPOLD.

Monsieur, votre premier soin est de punir le crime.

LE BOURGMESTRE.

Qu'entends-je ?

LÉOPOLD.

Un horrible forfait a été commis non loin de ces lieux.

LE BOURGMESTRE.

Est-il possible ?... Qu'on s'éloigne.

(*Le cortége entre dans l'hospice avec Muldorff.*)

SCENE X.

LE BOURGMESTRE, LÉOPOLD, SOLDATS.

LE BOURGMESTRE.

Nous voilà seuls, hâtez-vous de m'instruire, je vous en prie.

Digitized by Google

LÉOPOLD.

Chargé par mon général de purger ces contrées des brigands qui les infestent, je me suis rendu au bourg voisin, où mon détachement doit séjourner. Vous ayant demandé, on m'apprit que je vous trouverais au monastère; je me dirigeais en conséquence vers ces lieux, pour vous donner connaissance de ma mission et vous demander des renseignemens indispensables, lorsqu'au détour d'un sentier rapide, de ce côté, sur le bord d'un ravin, un de mes soldats s'arrête et m'appelle j'accours.... Que vois-je ? grand Dieu!... Un enfant assassiné!

LE BOURGMESTRE.

Un enfant!... O comble d'atrocité!

LÉOPOLD.

Il était entièrement dépouillé, ses membres étaient meurtris et déchirés par les pierres et les ronces, et son cou portait les traces d'horribles violences.

LE BOURGMESTRE.

Son âge!...

LÉOPOLD.

Quelques mois au plus.

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Quelle affreuse clarté me luit!... Ah! repoussons cette pensée.... Et pourtant cette jeune fille que l'on trouve ici pâle, échevelée.... (*Haut.*) Monsieur, n'avez-vous rien à ajouter à votre déposition?

LÉOPOLD.

Non, monsieur. Cependant je dois vous faire part d'une observation qui peut être utile à la découverte de la vérité. Il m'a semblé que deux heures environ s'étaient écoulées depuis que l'enfant avait cessé d'exister.

LE BOURGMESTRE.

Deux heures!... Il suffit. Je vous remercie, au nom de la justice, du zèle que vous témoignez pour ses intérêts. Je compte que vous ne me quitterez pas, et que vous joindrez vos efforts aux miens pour découvrir les coupables.

LÉOPOLD.

Oui, sans doute, monsieur; mais en ce moment je suis forcé de prendre congé de vous. Le château du comte de Reusbach est à peu de distance, et il faut que je m'y rende à l'instant.

Digitized by Google

Des intérêts puissans m'y attirent. D'ailleurs, le comte doit m'attendre, une lettre lui annonce mon arrivée.

LE BOURGMESTRE.

Alors vous vous chargerez de le prévenir de l'affreux événement dont vous m'avez moi-même instruit. Son rang dans la province l'appelle à prononcer, comme grand justicier, sur les crimes qui s'y commettent; il est essentiel qu'il se rende au plutôt près de nous.

LÉOPOLD.

Je vous le ramènerai, je vous le promets. (*A part.*) Chère Louise, je te presserai donc encore sur mon cœur! (*Haut.*) Monsieur, je laisse à votre disposition les gardes qui m'ont accompagné; adieu, vous me reverrez avant la fin de la journée. (*Il s'éloigne.*)

SCENE XI.

LE BOURGMESTRE, MULDORFF, VILLAGEOIS.

LE BOURGMESTRE, *à la porte de l'hospice.*

Holà! quelqu'un!... Monsieur Muldorff!

MULDORFF.

Me voilà, monsieur.

LE BOURGMESTRE.

Venez, mes amis, parcourez les environs. Un crime affreux a été commis; faites les plus exactes recherches; qu'on garde toutes les issues; que l'on se mette aussi sur les traces de la jeune fille qui était ici il y a quelques instans.

(*Les soldats sortent d'un côté, les paysans de l'autre.*)

MULDORFF, *bas au Bourgmestre.*

La jeune fille, avez-vous dit? Eh quoi! monsieur, soupconneriez-vous?...

LE BOURGMESTRE.

L'idée seule d'un semblable attentat révolte la nature!... Mais lorsque cette femme vous a quitté, n'avez-vous remarqué en elle rien de suspect; son trouble....

MULDORFF.

Etait extrême; elle pleurait.... Son esprit paraissait en délire.... Je l'ai rappelée plusieurs fois.... Mais mes prières, mes instances hâtaient sa marche, au lieu de l'arrêter.

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Toutes ces circonstances.... Ah ! puissé-je me tromper !..

SCENE XII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, FRITZ, LES JEUNES FILLES, LOUISE, LES GARDES.

(Le cortége sort lentement du monastère. Pendant ce temps, un villageois accourt et annonce que l'enfant assassiné vient d'être trouvé et qu'on l'apporte.)

LE BOURGMESTRE.

Mes doutes vont être éclaircis.

(En effet, des paysans paraissent derrière les taillis, et portent l'enfant sur un brancard de feuillages. L'enfant doit être entièrement caché. Les jeunes filles détournent la tête, en poussant un cri d'horreur. A ce moment, Louise s'élance à travers les arbres du fond. Des gardes l'arrêtent, elle tombe à genoux, et se couvre la figure des deux mains.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une place de village. A droite et à gauche de l'acteur, aux premier et deuxième plans, la façade des bâtimens du Bourgmestre; sur la place sont des barraques, des jeux, des mâts de cocagne; enfin tout ce qui peut indiquer que c'est la fête du pays. Au lever du rideau on place les prix à la couronne du mât de Cocagne; on dispose les autres jeux, et au moment où Fritz paraît on se retire.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, THERESE.

FRITZ.

C'est-y avoir du guignon!... Faut qu'un malheur arrive juste l'jour de mes noces... Ça promet.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Il y a eu un malheur, c'est vrai, mais y a eu aussi qu'euque chose d'heureux, puisque nous avons trouvé l'occasion d' faire du bien ; c'te pauvre jeune demoiselle à qui mon parrain nous a dit d' donner asile, et sur laquelle nous devons veiller, en attendant qu'il ait donné d'autres ordres.

FRITZ.

Oh oui, je te conseill' d'en parler ; bell' trouvaille que nous avons fait là ; un' personne qui ne veut pas dire d'où c'qu'elle vient, qui n'sait pas où c'qu'elle va, qui pleure, qui a des secrets, et qui s'sauve.... Hein... Ça n'est pas clair! ..

THÉRÈSE.

A la bonne heure, mais ce qui est assez clair, c'est qu'elle souffre, qu'elle a besoin d'nous ; et j'vous l'ai déjà dit il n'est pas nécessaire d'en savoir d'avantage, pour tâcher d'lui être utile, entendez-vous M. Fritz.

FRITZ.

C'est juste.... C'que j'en dis moi, tu comprends ben que c'est pour.... Au fait, ça n'me regarde pas; nous v'là mariés t'es la maîtresse ; c'est dans l'ordre.

THÉRÈSE.

Hein.... Mais qu'est-ce que c'est donc que ce pt'it air là ?... Vous êtes de bonne humeur aujourd'hui, je vous en fais mon compliment.

FRITZ.

Pardine, y a d'quoi être gai p't-être.... On s'marie; on croit qu'on va danser, chanter, s'divertir, et puis pas du tout, l'bonheur, la joie, l'festin, les violons, crac, ça disparait en un tour de main, faut être sérieux, triste, inquiet, et.... Allons donc c'est pour en mourir....

THÉRÈSE.

Te voilà bien.... Toujours mettr' les choses au pis.... D'abord qu'est-ce qui t'a dit qu'on n'dans'rait pas, que l'festin n'aurait pas lieu, qu'la fête s'rait interrompue ?... Tiens r'gard' sur la place.... Rien n'est changé.... Sois tranquille, vas, dès qu'mon parrain s'ra libre, on donn'ra le signal.

FRITZ.

Oui dès qu'il sera libre, mais quand l' s'ra-t-il ? Sais-tu c'qu'il fait à présent ton parrain ?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Non.

FRITZ, *avec mystère.*

Non? Eh ben, il est enfermé d'puis un'demi-heure avec un homme et une femme qui habitiont un' ptite cabane dans l'bois, pas bien loin d'l'endroit où c'qu'on a trouvé c't'inconnue qui t'intéresse tant. Y paraît qu'c'est sur son sujet qu'ils s'entreteniont.... C'est d'chez eux qu'elle s'est sauvée, et....

THÉRÈSE.

Ah ça, comment as-tu appris tout cela ? tu as donc écouté?..

FRITZ.

Ecouté, non.... C'est sans l'vouloir.... en passant... Mais j'n'en ai pas entendu d'avantage, parcequ'il est venu qu'elqu'un... et puis d'ailleurs, j'allais m'en aller... Oh ! ça.

THÉRÈSE.

A merveille, encore un défaut qu'je n'vous connaissais pas... Ah ! monsieur Fritz, faudra vous corriger, faudra vous corriger.... (*On fait du bruit dans la maison.*) On vient, c'est l'secrétaire.... Ah! Mon Dieu ! comme il a l'air affairé.

SCENE II.

LES MÊMES, MULDORFF.

MULDORFF, *sortant de la maison.*

Me m'arrêtez pas, mes enfans, ne m'arrêtez pas, je vous en prie en grâce, je suis très-pressé.

FRITZ.

Tiens ! qu'est ce qui lui prend donc à M. Muldorff !

MULDORFF, *revenant.*

Plaît-il ? Vous voulez savoir ce qui m'occupe en ce moment.

THÉRÈSE.

Non m'sieur, nous n'avons rien dit.

MULDORFF.

Ce n'est pas l'embarras, au fait, cela vous regarde aussi.

FRITZ.

Quoi donc ?

Digitized by Google

MULDORFF.

Vous allez l'apprendre. Monsieur le Bourgmestre ordonne que la fête, vous entendez bien, la fête avec ses accessoires, repas, bal, jeux de toutes espèces, etc., etc.

FRITZ.

Et ben, après?

MULDORFF.

Après!... Un instant donc!... le Bourgmestre, dis-je, ordonne que la fête ait lieu avec autant de gaîté, d'entraînement, d'aimable désordre en un mot, que si dans cette journée il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

FRITZ.

Ah! ah!

THÉRÈSE, *à Fritz.*

Avais-je tort?...

FRITZ.

Comment diable s'fait-il que.... je n'puis pas d'viner pourquoi....

MULDORFF.

Pourquoi!.... pour ne pas donner de soupçons apparemment.

THÉRÈSE.

Des soupçons, à qui?

MULDORFF.

A qui!... Oh! ma foi, si vous voulez en savoir autant que moi, je... Mes amis, de la discrétion je vous en supplie. Garantissez-vous de cette manière de chercher à approfondir des mystères dont vous ne devez entrevoir que la surface.... Que diable, chacun son affaire, j'étais curieux aussi, moi, tel que vous me voyez; mais depuis que ma place de secrétaire m'a mis à même d'être au courant de tout, je me suis défait de ce vilain défaut, je.... Suivez mon exemple.

FRITZ.

Est-il drôle donc! c'est lui qui vient nous conter là un tas de choses, et puis....

MULDORFF.

Ah! j'oubliais le plus essentiel.... J'ai tant d'occupations, des soins si graves, si importans me sont confiés, que ma pauvre tête peut à peine suffire.... Approchez Thérèse, ce que j'ai encore à dire vous concerne particulièrement. L'intention de Monsieur le Bourgmestre est que vous fassiez un excellent accueil à la jeune fille, qui....

Digitized by Google

FRITZ.

Voyez-vous ça ! Elle sera donc aussi d'la fête !

MULDORFF.

Silence, Fritz ! (*A Thérèse.*) Vous ne lui parlerez pas des recherches que l'on fait.... Vous ne direz rien en un mot qui puisse troubler la sécurité !....

FRITZ.

Tiens, est-ce que ça la regarde !

MULDORFF.

En vérité Fritz, vous êtes d'une importunité sans exemple. Je ne sais pas au juste qui cela regarde, mais à coup sur, ce n'est pas vous. (*A Thérèse.*) Ainsi voilà qui est bien convenu; vous m'avez compris ? Il est indispensable que vous lui montriez beaucoup de bienveillance, d'amitié, de....

THÉRESE.

Soyez tranquille, M. Muldorff, soyez tranquille, n'y avait pas besoin d'ordre pour ça; j'étais déjà portée d'tout cœur à l'aimer.

MULDORFF.

Elle va venir.... Chut.... Je vous laisse avec elle, et vais communiquer à nos gens les instructions que j'ai reçues. Adieu. (*Il sort*).

FRITZ *à Thérèse.*

Quoi donc qui se prépare ici, j'te le demande ?

THÉRÈSE.

Quest-ce que ça ta fait ? obéissons toujours.
Elle va au devant de Louise qui sort de la maison).

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE.

THÉRÈSE.

V'nez ma bonne demoiselle, v'nez prendre part à nos jeux, à nos plaisirs.... Mais qu'avez-vous donc ?... Vous êtes pâle, vous paraissez bien souffrante.

LOUISE.

Ce n'est rien, ce n'est rien, l'inquiétude seule. . . .

Digitized by Google

THÉRÈSE.

L'inquiétude, est-ce que vous devez encore en avoir, maintenant qu'vous v'la cheux nous ?... Non, non t'nez vous en repos, rien n'vous manquera ; nous n'sommes pas riches, mais cependant, grâce au ciel nous avons d'quoi faire un peu de bien; et avec d' l'économie et l'travail nous joindrons les deux bouts, vous m'aiderez à soigner mon vieux père, qui m'aime et que je respecte et aime aussi de tout mon cœur.... Vous m'avez dit que vous n'aviez plus d'parents.

LOUISE.

Hélas !...

THÉRÈSE.

Eh bien ! les miens remplaceront les vôtres, vous n' s'rez plus orpheline : il me manquait une sœur. (*Elle lui prend la main.*)

LOUISE.

Que de bonté !... Thérèse, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait, ce que vous voulez encore faire pour moi.

THÉRÈSE.

N'en feriez-vous pas autant à ma place ?... Eh bien ! monsieur Fritz, parlez donc.... Vous pensez comme moi, n'est-il pas vrai ?...

FRITZ.

Oui, oui, m'am'zelle entend ben que ce que dit une femme, c'est comme si c'était moi.... Ah ! enfin v'là tout.

LOUISE, *à part.*

Je ne sais quel pressentiment m'agite !... Qui me dira ce qu'est devenu mon fils ?...

THÉRÈSE.

Eh ben ! eh ben ! encore à réfléchir, songez donc que vous êtes à une fête.... T'nez, je me sens pour vous tant d'amitié, d' confiance.... Ah ! si vous pouviez être marraine de not' premier enfant ! Ça lui porterait bonheur j'en suis sure....

LOUISE.

Moi, lui porter bonheur !... (*à part.*) Grand Dieu ! et le mien !...

FRITZ, *à Thérèse.*

Y songes-tu femme ?... T'oublies donc que c'est m'sieur le comte Reusbach qui doit être parrain ?...

Digitized by Google

LOUISE, *à part.*

Mon père !

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que ça fait ? Monseigneur n'est pas fier, il est bon, humain, généreux, et j' parie bien qu'il n' refuserait pas d'être de baptême avec vous. V'là qui est convenu....

FRITZ.

Qu'est-ce que tu dis ? C'est pas possible.

THÉRÈSE.

Je te dis que ça se peut, puisque je le veux, ainsi c'est convenu....

FRITZ, *avec humeur.*

C'est conv'nu, m'amzell'.

THÉRÈSE.

Et surtout n'soyez pas si triste ; ça me fait trop de peine....

LOUISE.

Bonne Thérèse! (*Elle s'assied sur un banc de verdure, à côté de Thérèse.*)

FRITZ, *aux Paysans et Paysannes qui entrent et l'entourent.*

Hein ! ... Ah ! ma foi, c'est bien trouvé ça ! ... Madame Fritz, t'as reçu c' matin, l' prix d' la sagesse et d' la vertu, d' la part de m'sieur le comte, eh ben ! à c'te heure, t'en vas r'cevoir un autr' d' la part de tout's nos jeunes filles.... Tiens, r'garde.... (*Toutes les jeunes filles présentent à Thérèse des couronnes de roses blanches. Les garçons lui offrent des bouquets.*)

THÉRÈSE.

Merci, merci.... Oh ! que j' suis contente !

FRITZ.

Et moi donc !

THÉRÈSE, *à Louise.*

Tenez, partagez ces fleurs avec moi.

LOUISE.

Que dites-vous ?

THÉRÈSE.

Oui, oui, prenez.... Vous pleurez encore.... Ah ! j' crois toujours qu' vous n'avez pas mérité vos chagrins, et que vos larmes sont innocentes.

FRITZ.

Allons donc, madame Fritz, faut ouvrir le bal.

THÉRÈSE.

Eh ben ! me v'là.... (*à Louise.*) asseyez vous-là....

Digitized by Google

BALLET.

Thérèse danse un instant avec son mari, et revient s'asseoir entre lui et Louise. Les jeux sont en pleine activité; la danse est générale ; des quadrilles se forment aussitôt. Des jeunes garçons montent au mat de cocagne, d'autres tirent à l'arc, enfin tout est en mouvement, et présente l'aspect d'une fête de campagne. Vers la fin, des gardes entrent sur la place. Deux se placent à la grille du jardin; le Bourgmestre paraît à la porte de sa maison avec un Paysan et une Paysanne : les danses cessent tout-à-coup.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, MULDORFF, LES DEUX ETRANGERS.

LOUISE, *aux deux étrangers.*

Que vois-je ! . . . Eh quoi ! vous ici ? . . . Ah ! par pitié, ne me trahissez pas !

LE BOURGMESTRE, *aux deux villageois, sans avoir l'air de faire attention à l'exclamation de Louise.*

Cette jeune fille est-elle bien celle que vous cherchiez ? (*Signe affirmatif des paysans.*) Il suffit; qu'on s'éloigne.

THÉRÈSE.

Quel est ce mystère ? . . . je tremble ! . . .

LE BOURGMESTRE.

Muldorff, le comte de Reusbach a-t-il reçu mon message ?

MULDORFF.

Oui, monsieur. Il est en ce moment avec le commandant des troupes cantonnées dans ce village, je pense qu'il ne peut tarder à arriver.

LOUISE.

Eh quoi ! il vient en ces lieux !

Digitized by Google

MULDORFF, *avec intention.*

Oui, comme juge.

LOUISE.

Ah! laissez moi fuir! . . .

LE BOURGMESTRE.

Que dites-vous? Pourquoi craignez vous sa présence, si vous n'avez rien à vous reprocher?

THÉRÈSE.

Oh! rassurez-vous. Il est terrible pour les coupables, c'est vrai, mais il fut toujours l'appui des malheureux; j' vous présenterai à lui, j' lui parlerai en vot' faveur, et, sans doute, il adoucira vos peines.

LOUISE.

Qui! . . . lui! . . .

LE BOURGMESTRE.

D'où nait cet effroi?

LOUISE.

Ah! monsieur, le bienveillant accueil que j'ai reçu de vous pénètre mon âme de la plus vive reconnaissance; mais je vous en conjure, joignez encore une grâce à tant de bienfaits: laissez moi m'éloigner inconnue, inconnue de tout le monde.

LE BOURGMESTRE.

C'est impossible maintenant; mais, si d'ici à quelques heures, rien ne confirme mes soupçons, vous serez libre de partir, je vous le promets.

LOUISE.

Vos soupçons, monsieur?

LE BOURGMESTRE.

Allez, suivez monsieur Muldorff, je vous ferai prévenir quand il en sera temps.

(*Muldorff et les gens du Bourgmestre conduisent Louise du côté de la maison.*)

FRITZ, *à Thérèse.*

Viens nous en, femme; ça va mal.

LE BOURGMESTRE.

J'aperçois monsieur le comte. (*Il va au-devant.*)

Digitized by Google

LOUISE, *entre précipitamment dans la maison, en s'écriant.*

Juste ciel ! mon père !

(Tout le monde sort, excepté le Bourgmestre.)

SCENE V.

LE COMTE, LE BOURGMESTRE, SUITE DU COMTE DANS LE FOND.

LE COMTE, *en entrant.*

Félicitez-moi, mon cher Delowitz : bientôt, je l'espère, ma fille me sera rendue; on est à sa recherche, elle recouvrera avec l'honneur, la tendresse de son père et l'estime publique. Son union avec l'un des premiers lieutenans de notre armée, effacera entièrement le souvenir de sa faute, et tous mes maux seront oubliés.

LE BOURGMESTRE.

Un des premiers lieutenans de l'armée, dites-vous ? Serait-ce le jeune officier qui a découvert ce crime affreux sur lequel nous allons prononcer ?

LE COMTE.

Oui, c'est ce même Léopold que j'accusais de la honte de Louise et que ma vengeance voulait poursuivre. Une juste fierté m'avait fait naguère repousser ses vœux. Il partit soldat obscur, il revient comblé d'honneurs et de gloire. Jugez mon ami, jugez de ma joie lorsque, m'avouant ses torts, il m'a offert de les reparer. Un mariage secret l'unissait à ma fille; ce mariage publié, reconnu hautement, fera maintenant mon orgueil et ma consolation... Ah! pourquoi faut-il qu'un forfait horrible ait été commis le jour même où je renais au bonheur!... Pourquoi suis je appelé à punir, lorsque mon cœur voudrait ne songer qu'à pardonner !... Mais, dites-moi, le coupable est il entre les mains de la justice ?

LE BOURGMESTRE.

Je le crois; et je frémis d'en acquérir la conviction... Une mère ... Grand Dieu!...

LE COMTE.

Qu'entend-je ?

LE BOURGMESTRE.

Oui, c'est la mère elle-même que tous les indices semblent accuser.

Digitized by Google

LE COMTE.

Est-il possible ! . . . Ah ! mon âme se révolte à cette épouvantable idée ! . . . Et vous avez des preuves ? . . .

LE BOURGMESTRE.

Hélas ! . . . Oui. Dans peu d'instans, sans doute, j'aurai acquis celles qui me manquent encore

LE COMTE.

Ne négligez donc rien. Poursuivez votre enquête avec la dernière rigueur, et qu'un châtiment prompt, terrible, venge la nature outragée ! . . .

SCENE VI.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Je vous cherchais, monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien ! mon ami, vos premières démarches. . .

LÉOPOLD.

N'ont pas été tout-à-fait infructueuses. Près le petit bourg voisin, un villageois que j'ai questionné, m'a dit qu'une jeune fille, semblable au portrait que je lui ai fait de Louise, avait passé devant sa chaumière, au point du jour, il y a près de six mois. Elle marchait très-vite et paraissait craindre d'être poursuivie; elle quittait la route de Prague, a-t-il ajouté, et se dirigeait vers la forêt voisine. Il y a donc lieu de croire que, pleine de confiance dans la bonté, l'indulgence de votre sœur, c'est chez elle qu'elle a cherché un asile, pour y attendre mon retour, et concerter les moyens de fléchir votre courroux.

LE COMTE.

Puissiez-vous dire vrai !

LE BOURGMESTRE.

Eh quoi ! monsieur, il y a six mois que votre fille s'est éloignée de vous ?

LE COMTE.

Oui ! j'ai long-temps caché sa fuite ; on n'a connu mon douloureux secret que lorsqu'il ne m'a plus été possible de

Digitized by Google

le garder. . . . Mais oublions ce cruel départ, et ne songeons qu'aux moyens de hâter un retour que j'appelle de tous mes vœux ! . . . .

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Quel étrange rapport ! . . . L'âge de l'enfant... Le trouble, l'effroi de l'accusée au seul nom du comte ! . . .

LE COMTE.

Il faut partir, Léopold : rendez-vous au plutôt chez madame de Reusbach, et ramenez-moi ma fille. Qu'elle ne craigne plus rien ; vous lui porterez sa grâce. Venez, je vais écrire. . .

LE BOURGMESTRE.

Arrêtez, monseigneur, monsieur ne peut en ce moment quitter ces lieux ; son témoignage est de la plus haute importance ; j'ai d'ailleurs de nouveaux détails à lui demander, et si vous daignez le permettre, il restera un instant seul avec moi.

LE COMTE.

J'y consens. Oui, l'intérêt de la justice doit l'emporter sur les affections de famille. Je vous laisse, Léopold ; nous jouirons mieux du bonheur quand nous aurons rempli notre devoir. Adieu, je ne tarderai pas à vous rejoindre. Si vous avez quelques faits importans à me communiquer, je serai à la ferme de Fritz.

(*Le comte serre la main de Léopold et sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

LE BOURGMESTRE, LEOPOLD.

LE BOURGMESTRE.

Armez-vous de courage, Monsieur, vous en avez besoin.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire ?

LE BOURGMESTRE.

Il m'en coute de détruire vos plus chères espérances; mais il le faut.

LÉOPOLD.

Quel malheur ai-je donc à redouter ?

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Le plus grand de tous, car vous en êtes la première cause et il ne vous atteint pas seul.

LÉOPOLD.

Vous me faites frémir!

LE BOURGMESTRE.

Un enfant a été assassiné. Vous l'avez vu.

LÉOPOLD.

Oui, monsieur.

LE BOURGMESTRE.

C'est une femme, c'est la mère elle-même qui a commis le meurtre.

LÉOPOLD.

Juste ciel!...

LE BOURGMESTRE.

Vous vous troublez,... Du courage, monsieur, je vous l'ai dit, vous en aurez besoin.

LÉOPOLD.

Poursuivez!...

LE BOURGMESTRE.

L'enfant assassiné....

LÉOPOLD.

Eh bien! cet enfant?...

LE BOURGMESTRE.

Est le vôtre!...

LÉOPOLD.

Dieu!...

LE BOURGMESTRE.

Et sa mère....

LÉOPOLD.

Ah! n'achevez pas,... Non, c'est impossible; vous n'avez point de preuves, vous n'en aurez jamais!... Mais où est-elle!... Je veux la voir.... Louise, on t'accuse, eh bien! je prendrai ta défense, je te sauverai ou je mourrai avec toi.

LE BOURGMESTRE.

C'est à son père qu'il faut songer; si je vous ai retenu, si je vous ai dévoilé un mystère que moi-même je n'osais d'abord soupçonner, c'est pour tâcher que l'infortuné Reusbach ignore, le plus long-temps possible, le nouveau coup dont le sort l'a frappé. Vous le savez, son rang l'appelle à pré-

Digitized by Google

sider le tribunal qui va juger la coupable, quel serait donc son désespoir, lorsque, prenant place au milieu de nous, il verrait sa fille, sa fille, dont il devrait ordonner le supplice!... C'est à vous, le premier auteur de tant de maux, c'est à vous d'éviter au comte cette épouvantable épreuve.

LÉOPOLD.

Vous avez raison; parlez, que dois-je faire.... Mais ne vous êtes-vous point trompé? êtes-vous bien sûr que ce soit Louise.

LE BOURGMESTRE.

Je voudrais pouvoir en douter encore. Elle est là.

LÉOPOLD.

Est-il possible!... Si près de moi!... Je vais donc la revoir.... Mais dans quel moment!... Le forfait dont on l'accuse.... Mon cœur se brise.... Louise, Louise....

SCENE VIII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Qui m'appelle?...

LÉOPOLD, *reculant avec horreur.*

Dieu! c'est elle!... plus d'espoir!

LOUISE.

Léopold!... Ah! je suis sauvée! Mais tu me fuis, tes yeux se portent sur moi avec horreur!... Léopold! que t'ai-je fait?

LÉOPOLD, *à part.*

Je suis anéanti!

LOUISE.

Tu ne me réponds pas! Cruel!... Si je n'ai plus de droits à ta tendresse, n'en ai-je pas au moins à ta pitié?

LÉOPOLD.

Ma pitié!...

LOUISE.

Mon infortune, mes remords, ma honte, voilà ton ouvrage, pourtant je te pardonne; et toi tu me repousses. Ingrat, mon seul crime ne fut-il pas de t'aimer!...

LÉOPOLD.

Ton seul crime!

Digitized by Google

LOUISE.

Pendant ta longue absence, l'infortune a marqué tous mes jours; ne recevant plus de tes nouvelles, un instant je me suis cru trahie, abandonnée, et j'allais mourir, mais l'espoir a ranimé mes forces et mon courage, oui, j'espérais. Le matin, j'adressais mes prières au ciel, je t'appelais de tous mes vœux, je t'attendais. Le soir, je priais et j'attendais encore. Chaque jour s'écoulait ainsi entre l'espérance et la crainte, lorsqu'enfin forcée à quitter la maison de mon père.... Ah! c'est alors que des tourmens nouveaux.... Des malheurs plus affreux que ceux que j'avais ressentis jusques là vinrent m'assaillir, et tu ne reparaissais pas!... Réduite à implorer la pitié, j'ai tout supporté, les affronts, l'indigence; ton retour devait effacer tant de maux! Je te revois, et à peine tes regards se portent-ils sur moi; je t'appelle, et tu veux me fuir. Voilà donc le prix de mes sacrifices; mais pourquoi me plaindre? J'ai mérité mon sort puisque j'ai pu croire à ta foi.

LÉOPOLD.

Que dis-tu, Louise? Ah! tu peux, tu dois y croire encore. Le ciel m'est témoin que l'absence m'a été aussi cruelle qu'à toi-même. Une seule pensée m'occupait sans cesse, c'était celle de tes souffrances; un seul desir m'animait, c'était celui de te retrouver, de te rendre l'honneur, la paix, la félicité. Je le pouvais; mais hélas! *(à part)* Ah! je n'ose l'interroger sur notre enfant. *(haut)* Louise, réponds-moi, je te croirai... N'as-tu à te reprocher que ta fuite de chez ton père?... Un secret terrible ne pèse-t-il pas sur ton cœur?...

LOUISE.

Ce secret sera bientôt le tien: mais avant il faut obtenir ma grâce.

LÉOPOLD.

Et alors tu pourras tout révéler sans crainte?

LOUISE.

Oui, sans crainte....

LÉOPOLD, *au Bourgmestre.*

Monsieur, vous l'avez entendu, son langage est celui de la vérité? Voyez sa jeunesse, ses larmes.... Ah! monsieur, elle n'est pas coupable; j'en jurerais sur ma vie!

LE BOURGMESTRE.

Dans peu, mes doutes seront dissipés.

Digitized by Google

LOUISE, *à part.*

Que se prépare-t-il donc?.... Ce mystère, l'agitation de Léopold, son trouble à mon aspect, tout m'épouvante et me glace d'effroi!... (*haut*) Mon ami, parle-moi, je t'en conjure; dis, quel sort est réservé à la pauvre Louise?...

LÉOPOLD.

Que me demandes-tu! hélas!.... Apprends donc....

LE BOURGMESTRE, *à Léopold.*

Il faut vous éloigner.

LÉOPOLD.

M'éloigner!... Eh quoi! sans avoir pu éclaircir les doutes affreux qui m'accablent...

LE BOURGMESTRE, *l'entraînant.*

Il faut partir, vous dis-je; le comte peut revenir d'un instant à l'autre, hâtez-vous, prévenez son retour, empêchez qu'il n'arrive en ces lieux.

LÉOPOLD.

J'obéis, monsieur; mais, au nom du ciel, ayez-en pitié.... Je la confie à votre humanité, à votre justice!...

LOUISE.

Léopold, tu m'abandonnes!... (*Elle veut le retenir.*)

LÉOPOLD.

Laisse-moi!... Laisse-moi!... (*Il sort dans la plus vive agitation; Louise veut le suivre.*)

LE BOURGMESTRE.

Demeurez.

SCÈNE IX.

LE BOURGMESTRE, MULDORFF, LOUISE, GARDES.

(*Les gardes se placent aux différentes issues; Muldorff reste un peu en arrière.*)

LOUISE.

Monsieur, je ne sais que penser de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends. Quels soupçons sont donc élevés sur moi?... Que me veut-on enfin?....

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Vous allez le savoir. (*à Muldorff*) Mes ordres sont-ils exécutés?

MULDORFF.

Oui, monsieur....

LE BOURGMESTRE.

Les restes de la victime.

MULDORFF.

Ils sont là.

LE BOURGMESTRE.

Il suffit. Veillez à ce qu'on ne puisse nous interrompre, et soyez prêts à mon premier signal. (*Muldorff rentre dans la maison.*)

SCÈNE X.

LOUISE, LE BOURGMESTRE, GARDES.

(*Pendant cette scène le jour baisse peu-à-peu; à la fin il fait tout-à-fait nuit.*)

LE BOURGMESTRE.

Louise, lorsqu'on vous a accueillie, lorsque, sans vous connaître, on vous a offert des secours et un asile, on a respecté vos secrets. Maintenant, il ne vous est plus permis de les cacher. Apprêtez-vous donc à me répondre avec franchises; repentez-vous surtout, car l'instant de l'expiation approche. . . .

LOUISE.

Et quoi! monsieur?

LE BOURGMESTRE.

Vous alliez être heureuse : vos vœux les plus chers étaient exaucés. Votre amant, votre époux revenait comblé d'honneurs et de biens, reconnaître hautement une union qui réparait vos premières erreurs. Votre père vous pardonnait, enfin. . . .

LOUISE.

L'ai-je bien entendu?

LE BOURGMESTRE.

Votre crime a tout détruit.

Digitized by Google

LOUISE.

Mon crime ! . . .

LE BOURGMESTRE.

Il y a six mois que vous avez quitté la demeure paternelle ; quel motif vous a engagé à fuir ? . . . Quel secret voulez-vous cacher ? . . .

LOUISE.

Que répondre ! . . .

LE BOURGMESTRE.

Celui de votre honte, n'est-il pas vrai ? Vous aviez trouvé des protecteurs ; ils partageaient avec vous le fruit de leurs travaux ; vous les avez abandonnés.

LOUISE.

Hélas ! je ne pouvais plus long-temps demeurer près d'eux ; ma présence hâtait leur ruine : ils étaient pauvres.

LE BOURGMESTRE.

Oui, pauvres ; mais humains, honnêtes, vertueux, et vous !.. Vous n'étiez pas seule en quittant ces gens ?

LOUISE, *tremblant.*

Non, monsieur.

LE BOURGMESTRE.

Vous êtes mère ? . . .

LOUISE.

Vous savez tout ; mais, je vous en conjure, ne me perdez pas. . . .

LE BOURGMESTRE.

D'où veniez-vous lorsqu'on vous a vue près du monastère ? . . . Vous étiez seule alors. . . . seule ! . . . Vous pâlissez ! . . . Malheureuse ! . . .

LOUISE.

O mon Dieu ! . . .

LE BOURGMESTRE.

Pourquoi avez-vous tenté de fuir ? . . .

LOUISE.

Hélas ! la malédiction paternelle, tous les maux qui fondaient à-la-fois sur moi, avaient anéanti mon courage. . . . Un délire effrayant égarait mes esprits. . . . Ah ! dans le trouble horrible qui m'agitait, je cherchais même la mort.

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Qui vous inspirait dans ce funeste projet ?

LOUISE.

Le désespoir. . . .

LE BOURGMESTRE.

N'est-ce pas plutôt le remords ? . . .

LOUISE.

Le remords ! . . .

LE BOURGMESTRE.

Vous êtes mère ! et vous vouliez périr ? . . . Louise, n'avez-vous rien à m'avouer ? . . . Vous gardez le silence. . . . Répondez. . . . Qu'avez-vous fait de votre enfant ? . . .

LOUISE.

Mon enfant ! . . . Il est. . . .

LE BOURGMESTRE.

Suivez-moi.

LOUISE.

Je frissonne ! . . . .

(Le Bourgmestre entraîne Louise jusqu'à la porte de son habitation. Deux gardes en sortent avec des torches, deux autres s'arrêtent sur le seuil, ils portent un objet recouvert d'un drap noir.)

LE BOURGMESTRE.

Regardez. . . .

LOUISE.

Mon fils mort ! . . . Ah ! grand Dieu ! Et c'est sa mère. . .

LE BOURGMESTRE.

Oui, c'est vous qui avez causé son trépas : puisse votre châtiment épouvanter celles qui seraient tentées d'imiter un si coupable exemple !

(Elle recule avec horreur, et tombe évanouie de l'autre côté du théâtre.)

TABLEAU.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théâtre représente une salle gothique. Au fond, une très-grande porte, au-dessus de laquelle on voit, en relief, la Justice tenant dans une main des balances, dans l'autre un glaive. De chaque côté de la grande porte, une autre porte plus petite. Les trois portes sont fermées. A droite et à gauche, au deuxième plan, deux autres portes encore, donnant, l'une dans les prisons, l'autre conduisant à l'intérieur.

SCENE PREMIÈRE.

FRITZ, *seul.*

Monsieur Muldorff m'a dit qu'elle était là. (*Il écoute à la porte à gauche.*) J' n'entends rien. . . . Thérèse ! . . . Thérèse ! . . . On n' répond pas. . . . J' vous d'mande un peu c' qu'elle a à faire avec c'te méchante femme ? . . . maintenant qu'il est prouvé, quasi clair comme le jour, qu' c'est elle qui. . . . Thérèse ! . . . Thérèse ! . . . Oh ! j'y mettrai bon ordre. J' v'eux ben qu'elle ait de la pitié ; mais faut qu'elle la place mieux. . . . Thérèse ! . . .

SCENE II.

FRITZ, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ? . . . Pourquoi m'appeler ainsi ? . . . N'allez-vous pas encore me gronder ?

FRITZ.

Moi ! . . . non. . . . C'est pas pour ça que je . . .

THÉRÈSE.

C'est bien mal à vous. J' croyais qu'au lieu d' m'en vouloir d' ce que j' portais des secours à une pauvre infortunée, que tout l' monde abandonne, vous seriez l' premier à m'encourager, à m'aider à lui donner des consolations.

Digitized by Google

FRITZ.

Au fait, je n' dis pas que t'ayes tort; mais c'est que. . . .

THÉRÈSE.

J' pensais qu' vous aviez un bon cœur, c'est pour ça que j' vous aimais. Ah! vous m'avez bien trompée.

FRITZ.

Eh ben! quoique tu dis donc? V'là que tu t' fâches contre moi, à présent.

THÉRÈSE.

Non, monsieur, je n' me fâche pas; mais j' vous plains, j' vous plains beaucoup, car lorsqu'on a l'âme dure, sans pitié! . . .

FRITZ.

Moi! l'âme dure! . . . sans pitié! . . . Thérèse! (*à part.*) C'est vrai, tout d' même, que j' voulais lui faire des reproches. . . . Et maintenant v'là que je ne sais plus quoi lui dire. (*haut.*) Thérèse! j' t'en prie, sois ben sûre que si j'avais su. . . . Vois-tu, moi, j' pense comm' toi, que c'te pauvre femme-là n'est pas coupable. . . . et t'as eu raison de. . . . Ah çà, elle est donc bien malheureuse? . . .

THÉRÈSE.

Peux-tu le demander?

FRITZ.

C'est vrai: c'est pas çà que je voulais dire; elle a beaucoup souffert, heim? . . .

THÉRÈSE.

Oui, beaucoup. Tout-à-l'heure encore, une fièvre ardente avait égaré son esprit: dans son délire elle s'accusait d' la mort d' son enfant; elle croyait entendre la malédiction d' son père. J' faisais tous mes efforts pour la calmer, impossible. Ses cris d' douleur avaient attiré du monde: on a écrit toutes ses paroles. Enfin elle est revenue à elle; ses yeux se sont portés tout à l'entour de la chambre; elle a frémi en voyant ses fers, en r'connaissant sa prison, son geolier et ses juges; alors elle m'a serré la main en pleurant, et moi, j'ai pleuré aussi, car j' crois toujours à son innocence. Eh bien! monsieur Fritz, m'en voulez-vous encore? me f'rez-vous un crime d' ma pitié?

FRITZ.

Non, ma p'tite Thérèse; non, j' te le répète, j'ai eu tort, pardonne-moi ma mauvaise humeur. Tiens, et pour me prouver que tu n'es plus en colère, promets-moi d'accepter un cadeau que j' voulons t' faire, j' l'ai marchandé tout-à-l'heure.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que c'est donc que c' cadeau ?

FRITZ.

Sois tranquille, j' veux t' surprendre. . . . Mais l' marchand paraissait pressé d' partir, faut j'aille tout d' suite. . . . Ah ça, sans rancune, n'est-ce pas ? . . .

THÉRÈSE.

Oui ; mais n' sois plus si défiant à l'avenir, dépêche-toi d' céder à la pitié, et attends l' plus tard possible pour écouter l' soupçon. Crois-moi, queuque chose qui arrive on n' se repent jamais d'avoir fait du bien.

FRITZ.

C'est vrai. Allons, v'là qu'est décidé, j' m'en rapport'rai toujours à toi. . . . Chut ! . . . V'là ton parrain, monsieur le comte est avec lui.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'ils viendraient déjà pour le jugement ?

FRITZ.

Faut croire.

THÉRÈSE.

Tu me fais trembler !

FRITZ.

Tiens, et moi aussi, j' suis tout. . . . J'ai là un poids. . . . Allons-nous-en. . . .

THÉRÈSE.

Non, j'ai promis de rester jusqu'au dernier moment, et, quelque peine qu' ça m' cause, j' tiendrai ma parole.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BOURGMESTRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE BOURGMESTRE, *aux paysans.*

Vous avez dit toute la vérité.

LA PAYSANNE.

Oui, monsieur.

LE BOURGMESTRE.

Vous n'avez plus rien à joindre à votre déposition ?

LE PAYSAN.

Nous avons déclaré tout ce qui était à notre connaissance.

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

C'est bien ; soyez prêts à paraître devant le tribunal.

THÉRÈSE.

Mon parrain, est-c' qu'il n'y a plus d'espoir ? . . . Vous n'me répondez pas. . . Pauvre femme ! Elle est donc perdue !...

LE JUGE.

Laissez-nous. (*Fritz entraîne Thérèse ; ils sortent tous deux avec les paysans.*)

SCÈNE IV.

LE BOURGMESTRE, LE COMTE, LÉOPOLD.

LE BOURGMESTRE.

Monseigneur, il résulte des dépositions et des divers renseignemens que j'ai recueillis, que l'accusée voulant cacher sa honte, a déserté le toit paternel ; qu'elle a été reçue dans la chaumière de deux pauvres villageois, ceux-là mêmes qui nous quittent à l'instant ; qu'elle a donné le jour à un fils, et qu'enfin, ne voulant pas être plus long-temps à charge à ceux qui lui avaient offert un asile, et qui étaient, comme elle, en proie à la misère, elle s'est éloignée avant le jour, emportant son enfant nouveau-né. Cette femme s'est présentée à nous, non loin du lieu où fut découvert le corps de la victime. Elle était pâle, échevelée ; on lui adressa des questions, elle y répondit vaguement. Le désordre de ses idées, son trouble toujours croissant, décélaient ses remords ; enfin, effrayée sans doute, en songeant aux dangers qu'il y aurait eu pour elle à demeurer si près du théâtre de son crime, elle a tenté de se soustraire à notre pitié, à nos bienfaits, elle a fui. Ce n'est pas tout : hier, je voulus en obtenir des aveux ; elle résista d'abord, mais enfin je l'entraînai près du corps de son enfant. . . Ce spectacle affreux et inattendu ébranla ses esprits, et lui arracha son horrible secret. Voilà monseigneur, toutes les charges qui motivent la mise en jugement de la malheureuse sur le sort de laquelle nous allons avoir à prononcer.

LE COMTE.

Ces preuves sont accablantes. . . Est-il possible, grand Dieu ! qu'une femme, une mère ait commis un forfait aussi épouvantable ! . . .

LÉOPOLD, *à part.*

S'il soupçonnait ! . . .

Digitized by Google

LE COMTE, *à part.*

Voilà donc où une première erreur, un premier oubli de ses devoirs peuvent entraîner. . . Et ma fille ! . . . (*haut*) Quel est le nom de la coupable ?

LE BOURGMESTRE.

Son nom ! . . . Elle a constamment refusé de le dire.

LE COMTE.

Est-elle de ce pays ?

LE BOURGMESTRE.

Je ne sais. . . Je ne crois pas, monseigneur.

LE COMTE.

Pouvez-vous m'apprendre au moins à quelle époque on suppose qu'elle a abandonné ses parens.

LE BOURGMESTRE.

Monseigneur. . . (*A part.*) Que répondre ! . . .

LE COMTE.

Eh bien ! . . .

LE BOURGMESTRE, *à qui Léopold fait un signe.*

Les paysans chez qui elle s'était réfugiée auraient peut-être éclairci ce point, mais j'avoue que j'ai omis de les interroger sur ce sujet.

LE COMTE.

Il faut les faire revenir ; ce dernier renseignement est de la plus haute importance.

LE BOURGMESTRE.

Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

LE COMTE.

Non. Que le conseil s'assemble, et que l'accusée paraisse devant moi.

LÉOPOLD, *à part*

Grand Dieu ! Comment éviter ! . . .

LE BOURGMESTRE, *bas à Léopold.*

Faites ce dont nous sommes convenus ; qu'il s'éloigne, il n'y a pas un instant à perdre.

SCENE V.

LE COMTE, LÉOPOLD.

(*Le comte et Léopold se regardent quelques instans en silence.*)

LÉOPOLD.

Vous paraissez souffrir, monsieur le comte.

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui, mon ami, ma fermeté m'abandonne. Prêt à soulever le glaive des lois, un trouble inexprimable oppresse mon cœur. . . L'idée de ma fille ! . . . Vous avez vu cette femme ; vous me l'avez dit, n'est-il pas vrai ? . .

LÉOPOLD.

Oui, je l'ai vue.

LE COMTE.

Je ne sais pourquoi une inquiétude vague me poursuit.... Et vous êtes certain que Louise a cherché un asile auprès de ma sœur.

LÉOPOLD.

On me l'a assuré du moins.

LE COMTE.

Tout pourra donc se réparer, vous serez mon fils, et le déshonneur ne flétrira pas mes vieux jours.... Ah ! je voudrais déjà la voir à mes pieds, dans mes bras.... Je le sens, j'ai besoin de pardonner....

LÉOPOLD, *à part.*

Infortuné ! Chacune de ses paroles me glace d'effroi.

LE COMTE, *examinant les papiers que le juge lui a laissés.*

Ces indices, ces dépositions ne laissent aucun doute.

LÉOPOLD.

Monsieur le comte !...

LE COMTE.

Que voulez-vous ?

LÉOPOLD, *hésitant.*

Dans l'état où vos propres malheurs vous ont réduit, je crains que de nouvelles émotions ne vous soient funestes, et je pensais que, sans manquer à vos devoirs, vous pourriez vous dispenser de siéger....

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire ? Doutez-vous de mon courage ? Je ne le cache point, les détails de cet affreux procès, affligent, révoltent mon âme ; mais je ne déserterai pas le sanctuaire de la justice, au moment où il faut venger l'outrage fait aux lois les plus sacrées.

LÉOPOLD.

Cependant, la prudence, l'équité de M. Delowitz, vous sont connues, et vous ne vous exposeriez à aucun blâme, en vous reposant sur lui du soin de cette malheureuse affaire.

Digitized by Google

LE COMTE.

Vous me désobligeriez, Léopold, si vous insistiez davantage sur ce sujet. Je sais quels sont mes droits et mes obligations. Je sais ce que je peux, ce que je dois faire, et quelque pénible que soit ma mission, en une pareille circonstance, rien au monde ne m'empêchera de la remplir.

LÉOPOLD.

Songez, monsieur!

LE COMTE.

Encore!... Léopold, quel est donc votre but! quels motifs vous engagent à me proposer, avec tant d'instance, de quitter ces lieux.

LÉOPOLD.

Ah! le Ciel m'est témoin que mon seul désir était de vous éviter....

LE COMTE.

C'est assez. Souvenez-vous qu'ici je suis magistrat, et qu'au nom de la justice, la voix de la nature elle-même doit se taire.

(*Il jette encore les yeux sur les papiers et s'assied.*)

LÉOPOLD.

Juste Ciel!

SCENE VI.

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE, *à Léopold.*

A-t-il consenti à ne pas assister à l'interrogatoire.

LÉOPOLD, *bas au Bourgmestre.*

Tous mes efforts ont été inutiles.

LE COMTE.

Ah! c'est vous M. Delowitz, mes ordres sont-ils exécutés?

LE BOURGMESTRE.

Oui, Monseigneur.

LÉOPOLD, *bas.*

Que résoudre!

LE BOURGMESTRE, *à Léopold.*

Elle va paraître.

LÉOPOLD.

Dieu! Sait-elle que c'est devant son père?

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Oui.

LÉOPOLD, *à part.*

L'infortunée! (*au Comte*) M. le Comte, je vous supplie, quittez ces lieux, quelle que soit votre fermeté, votre courage, ah! vous ne pourriez supporter le spectacle déchirant qui va s'offrir à vos regards? Venez....

LE COMTE.

D'où naît votre trouble.... Expliquez-vous?

LÉOPOLD.

Ne m'interrogez pas! Eloignons-nous à l'instant même, je vous en conjure!... Hélas! si vous saviez!...

UN HUISSIER.

Voici l'accusée.

LÉOPOLD, *à part.*

C'en est fait, il n'est plus temps.

(Louise paraît, elle est couverte d'un voile noir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUISE, HUISSIERS, GARDES.

LOUISE, *à part.*

Mon père!... Ah!... ce dernier coup m'accable.

LE COMTE.

Approchez.

LÉOPOLD.

Je frémis.

LE COMTE.

Quel est votre âge?... Ne pouvez-vous répondre?... (*Louise se laisse tomber à genoux.*) Que faites-vous? Vous pleurez.... Malheureuse! est-ce sur votre enfant?.... Relevez-vous, ce n'est pas devant votre juge, c'est devant Dieu seul que vous devez vous prosterner.... Ecartez ce voile, que chacun puisse lire sur votre front la honte et les remords. (*Il rejete lui-même le voile de Louise et la reconnaît.*) Qu'ai-je vu?... Louise!... O mon Dieu!... (*Il reste anéanti.*)

LOUISE.

Ne me repoussez pas! je vous en conjure, je suis innocente....

LE COMTE.

Toi!.... Ah! je donnerais ma vie pour pouvoir le croire

Digitized by Google

encore ! . . . La voilà donc, cette fille, l'orgueil et l'espoir de sa famille ! Je l'adorais, et, pour prix de ma tendresse, elle m'apporte l'infamie. J'avais oublié son erreur, mes bras lui étaient ouverts, mes vœux l'appelaient; elle vient et reparaît à mes yeux souillée du meurtre de son fils !

LOUISE.

Moi ! Juste ciel ! C'est une horrible imposture ! . . .

. . . .

LE COMTE.

Prouve-le donc. . . . Mais le pourras-tu ? . . . Non, tes aveux même te condamnent, tout parle ici de ton forfait; vas, je t'abandonne à ton sort ! . . . Tremble fille ingrate ! mère dénaturée ! . . . Tremble ! . . . Je te maudis. . . .

LOUISE *tombe, on la soutient.*

Ah ! . . .

LÉOPOLD.

Monsieur, par pitié. . . .

LE COMTE.

Qui me parle ? . . . C'est toi, lâche séducteur ! . . . Toi, la première cause de son crime et de mon opprobre, que me veux-tu ? . . . Tout s'explique maintenant : voilà donc pourquoi tu voulais m'éloigner. . . . Regarde ta victime, vois l'abyme où tu l'as plongée ! . . . Ah ! le ciel t'a déjà puni, ton châtiment a commencé, tu es son premier accusateur ! Frémis, son sang retombera sur ta tête.

LOUISE, *se traînant avec peine près de son père.*

Mon père !

LE COMTE, *il la repousse.*

Qu'osez-vous dire ! Je n'ai plus de fille ! . . . Je suis votre juge.

En ce moment les trois portes du fond s'ouvrent; on voit la galerie où siége le Tribunal, de chaque côté le peuple est contenu par des gardes sur des gradins, et derrière des barrières. Les siéges des juges sont placés circulairement sur un amphithéâtre. Le trône du Grand Justicier est au fond. Le Comte fait un signe, on soutient Louise et on la conduit jusques sur le banc des coupables. Le Comte va lui même prendre place; il s'assied, se couvre et aussitôt les portes se referment. Léopold est resté seul, accablé.

SCENE VIII.

LÉOPOLD, *seul.*

Je suis anéanti. . . . Père infortuné ! . . . Trop coupable

Digitized by Google

Louise ! . . . Mais il l'a dit, oui, c'est moi, moi seul qui suis cause de tous leurs malheurs; sans moi, sans mon fatal amour, ses jours s'écouleraient dans l'innocence et la paix.... Ah! si son crime est avéré, s'il faut qu'elle meure, je ne lui survivrai pas. . . . On l'interroge. (*Il écoute à la porte du fond.*) C'est la voix de son père, il est ému, elle repond. . . . Dieu! . . . Tout mon sang se glace ! . . . J'entends des gémissemens ; on la plaint, on pleure. . . . Et moi, je ne puis pleurer. . . . Mes paupières sont brûlantes; je respire à peine. . . . *(Il écoute encore.)* Plus rien. . . , S'est-elle justifiée. . . . Ah ! cette incertitude est trop cruelle, entrons. (*Au moment où il veut pénétrer dans la galerie, Thérèse en sort.*)

SCENE IX.

LÉOPOLD, THÉRÈSE.

LEOPOLD.

C'est-vous Thérèse ?

THÉRÈSE.

Hélas ! il n'y a plus d'espoir. . . . C'te pauvre m'amzelle Louise a bien raconté comment elle a placé elle même son enfant à la porte du monastère; mais ils disent tous que c'récit est une imposture. N'y a que ce qui l'accuse qu'ils prennent pour la vérité ! . . . Si vous la voyez là, au milieu des gardes, sur le banc fatal. Ah ! ça m'a fendu le cœur. . . . Et puis, faut voir aussi tout c' peuple qui r'garde avec curiosité, qui murmure, qui condamne, même avant les juges. Il n'y a plus que les mères qui la défendent : elles ne veulent pas croire à ce crime là. . . .

LÉOPOLD.

Eh bien !

THÉRÈSE.

On est aux opinions. . . . Bientôt le signal. . . .

LÉOPOLD.

O mon Dieu ! . . . Prends pitié d'elle. (*A Thérèse.*) Où allez-vous, Thérèse ? . . .

THÉRÈSE.

Remplir la promesse que je lui ai faite.

LÉOPOLD.

Comment ?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Oui au moment où suffoquée par mes larmes, j'allais fuir, elle m'a fait appeler, Thérèse, m'a-t-elle dit, je te remercie de tes soins, et je reclame une dernière preuve de ton amitié; si l'on me condamne, apporte moi une boucle des cheveux de mon fils, je veux les placer sur mon cœur avant de monter à l'échafaud... Voilà son dernier vœu, Monsieur; ah! je vous le demande, si elle était coupable, l'aurait-elle formé?....

LÉOPOLD.

Non sans doute il ne la condamneront pas, non, c'est impossible.... Venez, venez Thérèse, suivez-moi. (*On entend la sonnette qui annonce qu'on va prononcer le jugement. Léopold s'arrête.*) Tout est fini.

THÉRESE, *elle écoute.*

Ecoutons.... Ah! Grand Dieu? (*Elle se met à genoux et puis écoute encore.*)

LÉOPOLD.

Quel est son arrêt?...

THÉRESE

La mort....

LÉOPOLD.

La mort....

SCENE X.

LEOPOLD, LE COMTE, LE JUGE.

LE COMTE *s'asseyant près de la table en faisant un effort sur lui-même.*) J'ai rempli mon devoir....

LEOPOLD.

Vous l'avez condamnée!.....

LE BOURGMESTRE *à Léopold.*

Evitez ses regards.

LE COMTE.

Que cherches-tu encore ici?.. Viens tu jouir de ton ouvrage? Viens tu braver la douleur et le courroux d'un père? Louise va périr, et c'est pour toi.... Fuis et redoute ma vengeance puisque celle des lois ne peut t'atteindre. Fuis, te dis-je, va creuser la tombe de ma fille, va repaître tes yeux du spectacle de son supplice. Ah! ce barbare plaisir est bien digne de toi!...

Digitized by Google

LÉOPOLD.

Que dites-vous ! au nom du ciel calmez votre ressentiment. Eh quoi ! l'arrêt que vous avez porté serait-il irrévocable ? votre cœur est-il fermé à la pitié ? n'obtiendrons-nous pas sa grâce... Au moins un sursis... ...Et si elle était innocente, comme je l'espère, comme je le crois encore, si au moment même où l'infortunée aurait quitté la vie, les preuves de son innocence vous étaient offertes, quels seraient votre désespoir et vos regrets ! Ah monsieur, épargnez-vous donc ces affreux tourments ! suspendez, puisqu'il en est temps encore, suspendez les apprêts du trépas de Louise ! C'est votre fille, monsieur, votre fille !.... Mais vous semblez ne pas m'entendre, je vous en supplie de grâce, écoutez-moi.

LE COMTE

As tu donc quelque nouveau malheur à m'apprendre !.... as-tu quelque coup plus cruel à me porter ? Eloigne-toi, je te l'ordonne, va, je t'abandonne à tes remords ! Qu'on me délivre de son odieuse présence ?...

LE BOURGMESTRE.

Venez, venez, respectez son désespoir.

LÉOPOLD.

Eh quoi ! je fuirais en ce moment ! non ne l'espérez pas.

LE COMTE.

Obéissez. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, LE BOURGMESTRE, UN HUISSIER. (*Il apporte au Comte un papier.*)

LE COMTE, *prenant le papier.*

Qu'exige t-on encore de moi ?... Que je signe cette sentence !... Ah ! mon courage est à bout... (*Il prend la plume*). O mon Dieu ! en est-ce assez. (*Il hésite*) Ma fille !... Il le faut !... (*Il signe en tremblant ; les trois portes du fond s'ouvrent. On amene Louise. Les gardes contiennent le peuple.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, LOUISE, GARDES, PEUPLE.

(*Louise avance d'un pas ferme jusqu'au près de son père*).

LE COMTE.

La voilà !... mon cœur se brise !...

Digitized by Google

(*Louise s'approche du Comte et saisit sa main, le Comte frémit et tourne les yeux sur elle d'un ton douloureux.*)

Laissez-moi Louise,, que me voulez-vous?

LOUISE.

J'ai paru devant mon juge; il m'a condamnée. Maintenant, suis-je près de mon père!...

LE COMTE.

Hélas!...

LOUISE,

Je n'essayerai point de changer mon sort. Il est fixé. Vous m'avez cru coupable, et vous avez prononcé mon arrêt. Je le subirai avec résignation. Ne vous reprochez point ma mort, vous avez rempli votre devoir, un devoir bien cruel sans doute; car vous m'aimiez, Oh! oui, vous m'aimiez autant que je vous aime.

LE COMTE.

Ma fille.

LOUISE.

Je vais mourir. . . Bientôt la cloche funèbre donnera le signal de mon supplice. . . Exaucerez-vous ma dernière prière? . . .

LE COMTE.

Oui.

LOUISE,

Je suis innocente, et le calme de ma conscience devrait rendre moins pénible l'instant de notre séparation. Mais un souvenir affreux pèse encore sur mon âme, je le sens, mon dernier soupir s'exhalerait dans le désespoir, s'il me fallait quitter la vie chargée du poids de votre malédiction!. . . Ah! mon père! quoi, que je ne sois pas coupable, dites, dites, que vous me pardonnez.

(*Elle presse sa main sur ses lèvres, et la baigne de pleurs.*)

LE COMTE.

Louise! . . . (*Il lui tend les bras.*)

LOUISE.

Je n'ai plus qu'un vœu à former. . . Qu'on ne me sépare pas de mon fils; qu'un même tombeau nous renferme tous deux. . . Me le promettez-vous? . . .

LE COMTE.

Je te le promets.

LOUISE.

Du courage, mon père, nous nous reverrons. . . (*Elle se*

Digitized by Google

détourne et regarde autour d'elle,) Il n'est pas là ! . . . Pardonnez-lui comme à moi, la fatalité seule a causé ma perte. (*On entend le beffroi; Louise frissonne.*)

LE COMTE, *saisissant Louise comme pour la retenir.*

Louise ! . . .

LOUISE.

Il faut nous quitter ! . . . Calmez-vous, au nom du ciel !... Ah ! j'ai besoin de toute ma force. (*La cloche continue a tinter sourdement. S'arrachant des bras de son père.*) Adieu !.... Je ne vois pas Thérèse, aurait-elle oublié sa promesse. . . Ah ! la voilà.

(*Le comte est tombé sur le siège près de la table, il détourne la tête.*)

THÉRÈSE, *accourant.*

J'ai rempli vos vœux. . . La boucle de cheveux est dans ce médaillon. . . Tenez. . .

LOUISE.

Que vois-je, grand Dieu ! Qui t'a donné ce collier. . . Il était au cou de mon fils ! . . .

LE COMTE.

Qu'entends-je ?

FRITZ.

Non, c'est moi qui l'ons acheté pour not' femme.

LE BOURGMESTRE.

Que dites-vous ?

FRITZ.

La vérité. . .

SCÈNE XIV. ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *en entrant.*

Elle est innocente ! . . .

LE COMTE.

Est-il possible ! . . .

LÉOPOLD.

On vient de saisir un homme qui faisait partie des brigands qui désolent ces contrées ; ne voyant plus aucun moyen de s'échapper, il a avoué ses crimes. Je ne sais quel pressentiment me faisait recueillir avec avidité ses horribles aveux.

Digitized by Google

Jugez de ce que je dus éprouver, lorsque j'appris que c'était lui qui avait enlevé l'enfant de Louise, l'avait dépouillé, et avait enfin causé sa mort en arrachant violemment la chaine d'or qu'il portait au cou, et qu'il a vendue à Fritz. Qu'on interroge ce misérable, il confirmera ce que je viens de dire, et Louise est sauvée.

LE COMTE.

O providence! je te remercie.

LÉOPOLD.

Chère Louise. . .

LE COMTE.

Mes enfans. . . Venez dans mes bras. . . (*Louise chancelle.*) Ma fille. . .

LOUISE, *avec douleur.*

Mon père! . . . Léopold! . . , Mais mon fils. . .

(*Elle tombe évanouie dans les bras de son père.*)

TABLEAU.

FIN.

Digitized by Google